

A poignant "Do You Love Me" (an arrangement of a Lebanese song by the Bandaly Family) sweeps me off my feet again. A must! Two other compositions round off this weightless concert, featuring yet another impressionistic pianist with a velvety touch and a singer with a unique, warm, sensual voice that takes me to the core every time.

Jazz in Arles 2023, une vingt-septième édition voyageuse

27 May 2023 #Concerts

Tous les folklores du monde, ce « savoir des peuples » ont des affinités que cette soirée au Méjan aura permis de souligner. Le trio de Noé Clerc prépare le concert suivant, transition parfaite avec le duo piano-voix **Madeleine et Salomon** qui reprend des chansons pop du bassin oriental de la Méditerranée créées dans les années soixante et soixante-dix. Une découverte que ces "chansons d'amour, de mort, de révolte", des thèmes simples, universels même qui s'inscrivent dans un espace géographique particulier (Israël, Egypte, Liban, Turquie, Maroc, Tunisie). Explorer les identités choisies, vécues ou revendiquées... Montrer aussi ce que signifie être né "ici", "être de quelque part". Après les "protest songs" de chanteuses américaines du disque précédent, ce répertoire humaniste, inscrit dans un temps révolu, entre singulièrement en résonance avec l'échec des printemps arabes, d'où ce titre d'**Eastern Springs** (Tzig'art).



Si les langues arabes sont sensuellement poétiques, métaphoriques pour se jouer de la censure de tous ces pays, Madeleine (le second prénom de la Française **Clotilde Rullaud**) ne voulait pas "coudre un patchwork linguistique". Après une sélection minutieuse sur plus de 200 titres pour n'en conserver que 9, croisant les appartenances culturelles, sociales, géographiques, le duo a opéré un travail de traduction, en anglais le plus souvent, tout en gardant les mélodies et leurs rapports harmonico-rythmiques. A l'exception de la chanson inaugurale en français "De l'Orient à Orion", planante, extraite du patrimoine tunisien qui commence par une impro dans le souffle, voix et piano s'enroulant comme dans des dunes de sables ou le ressac des vagues. Suit Lili Twil à la flûte, là encore improvisée en utilisant l'octavier, alors qu'Alexandre chante doucement ce thème nocturne.

Un pari risqué car le duo n'aime pas s'interrompre et briser la concentration exigée par cette suite tendue et grave en donnant les titres (si vous êtes comme moi, ces chansons nous sont inconnues pour la plupart) et plus encore les origines de tous ces textes. Heureusement dérogeant ce soir à leur règle, Madeleine commentera le fond (plus que la forme) de ces chansons.



On avait beaucoup aimé leur album (et on n'était pas les seuls), on apprécie encore plus le duo sur scène : la chanteuse Clotilde Rullaud laisse apparaître toute son émotion mais aussi sa fantaisie et s'engage avec le pianiste Alexandre Saada sur un répertoire de lutte entre vie, amour et mort. Des histoires de vies qui se racontent en mots et musiques. Un équilibre fragile et ambigu pour des chansons de femmes souvent, composées alors que la vie était plus libre. Ainsi sur l'hymne de la pop iranienne "Komakon Kon" volontiers déglingué (qui signifie "enfermement"), mots que scande avec ardeur la chanteuse, le duo introduit en mode électro-acoustique la voix parlée de Laurie Anderson; et a inséré des fragments du mythique "Howl", le cri d'Allen Ginsberg, le poète de la Beat génération. Comment ne pas songer au dernier film du cinéaste empêché Jafar Panahi qui dans **Aucun Ours** suit deux histoires d'amour tragiquement parallèles, brutalement interrompues par le poids des traditions ou l'oppression des femmes et des artistes en Iran?

La voix de Clotilde Rullaud est plus qu'attachante, grave avec des aigus parfois rageurs comme dans le révolté rock anatolien avec un piano percussif « Ince Ince Bir Kar Yahar » qui devient une mélodie à la flûte très Genesis version Peter Gabriel. La voix prend encore des intonations étranges sur cette petite fiction égyptienne entêtante "Ma Fatsh Leah" du groupe Al Massrien qu'entraîne un piano vif au groove hypnotique.

Si les rôles sont parfaitement distribués, **Alexandre Saada** (dont le second prénom est Salomon, on commençait à s'en douter) ne fait pas qu'accompagner la chanteuse, il chante aussi et sa voix instrumentale souligne sans effort la ligne de chant, uni avec sa partenaire dans une même respiration comme dans le minimaliste "Do you love me?" des Libanais de la Bandaly family. Le piano élégiaque et subtil sur lequel s'élève la voix fragile sculpte encore les mots du poète palestinien Mahmoud Darwich.

On est assez loin du monde originel du jazz commun à tous deux, comme s'ils avaient voulu faire un pas de côté. Le duo a néanmoins arrangé les versions originales en improvisant des fragments personnels, intitulés justement "Rhapsodies", c'est à dire des pièces libres utilisant des motifs folk et des effets électroniques.



La chanteuse flûtiste change la texture de son instrument en usant de beaucoup de réverb longues et brillantes et de delay. Quand il prépare son piano, son complice glisse diverses feuilles, des partitions sur et entre les cordes induisant un son étrange, non de sable ou de verre brisé mais plutôt des cliquitis, du plastique froissé? En somme, ils créent une musique singulière, de la "pop expérimentale" avec des impros.

Ainsi se forme dans un enchaînement bien construit la ronde de ces textes d'auteurs jusqu'au final qui se situe en Grèce, y reste avec le rappel, plus grave sur le manque et la douleur d'une séparation. Mais ce chant sensible et fiévreux n'arrive pas à entamer l'impression de sérénité que laisse ce concert. Madeleine arrive même à nous faire chanter tous ensemble sur quelques mesures d'une berceuse israélienne addictive (le pianiste souligne le thème tout en chantant le refrain... « the prettiest girl in the Kindergarten »). Après un passage aux Suds pour animer un stage de chant, Madeleine retrouvera Salomon dans notre région au festival de Sète au Théâtre de la Mer en juillet, en première partie de Pat Metheny.